

Le Colombien masqué

Geneviève Brisac, *Le Monde*, 17 novembre 1989

Mutis, un écrivain plus proche de Pessoa que des lyriques sud-américains.

LA NEIGE DE L'AMIRAL d'Alvaro Mutis, traduit de l'espagnol par Annie Morvan. Éditions Sylvie Messinger. 218 p.

ILONA VINT AVEC LA PLUIE traduit par Annie Morvan. Sylvie Messinger. 212 p.

LA DERNIÈRE ESCALE DU TRAMP STEAMER traduit par Chantai Mairiot. Sylvie Messinger. 152 p.

Cette simplicité qui est le refuge des âmes compliquées, Alvaro Mutis l'a faite sienne pour raconter les « *entreprises et tribulations de Magroll el Gaviero* », une trilogie dont les deux premiers volets ont paru en français, en même temps que *la Dernière Escale du Tramp Steamer*, où n'apparaît que fugitivement le « Gaviero », le gabier cher au cœur de Mutis, figure de chaque homme, vigie sur son mât de misaine, attaché à son bateau, dépendant de lui, comme celui-ci dépend de lui, figure du poète.

Les romans d'aventures, les histoires d'amour que raconte Mutis se lisent d'une traite, avec passion, avec fougue, suscitant ce prosélytisme en sourdine, ambigu, qui accompagne les lectures importantes : on souhaite à la fois faire partager et garder pour soi.

Pourtant ils résistent au résumé, comme leur auteur résiste aux présentations simplifiées : c'est en cela peut-être qu'ils sont, comme l'annonce Mutis lui-même, éloignés du « *goût qui prévaut de nos jours* ». Lui, l'auteur, masqué derrière toutes sortes de préfaces, de notes, de citations en exergue, est colombien, né à Bogota en 1923. Il n'a connu son pays qu'à l'âge de seize ans, et fut élevé à Bruxelles, en français. Aujourd'hui il vit à Mexico.

Disons d'emblée que ses romans rappellent bien davantage Pessoa, et la littérature portugaise, que les lyriques latino- américains. Mutis met en chaque mot quelque chose oui ressemble à du silence, il a la mélancolie des gens de nulle part. Une mélancolie dure, au grain serré. Il la décrit ainsi : « *Les grandes lignes qui président à mon destin : vivre une époque étrangère à mes goûts. Sentir que glisser vers la mort est l'œuvre essentielle de chaque jour et que l'univers érotique est la condition implicite de celle œuvre. Savoir que je me déplace continuellement vers le passé, à la recherche du moment et du lieu où ma vie aurait pu avoir un sens.* »

La Neige de l'amiral, où l'on voit Magroll remonter le fleuve Xurando vers une improbable scierie, pour des affaires qui s'annoncent mal, est de ces remontées vers le passé. Elle a la forme d'un journal retrouvé, des feuilles bigarrées, où sont consignés en vrac « *mésaventures, souvenirs, rêves, chimères, mélange de détails et de réflexions métaphysiques* ».

Tout cela est absurde, note Magroll, qui s'interroge sur tes raisons de trembler sur une mauvaise chaloupe en compagnie d'un capitaine fantomatique, qui ne va pas tarder à se suicider (comme le font en général les capitaines d'Alvaro Mutis, tant il est vrai que c'est un métier impossible, capitaine, dans un monde où la boussole n'a plus cours). Il note aussi que ce sentiment d'absurdité s'efface quand le voyage avance, c'est même la marque de l'accoutumance : quand s'installe « *l'indifférence bienfaitrice qui efface tout* ». Comme on voit : vive l'aventure !

Sur la chaloupe, Magroll établit des règles de vie, « *se souvenir par exemple que nous changeons jour après jour, mais oublions qu'il en est de même pour nos semblables* ». Il note aussi un tas d'embêtements tropicaux, et l'odeur de sépulcre tiède et fade de la forêt tropicale, son vert de tunnel, les insectes, si différents les uns les autres, qu'on dirait un défilé didactique. Il fait une découverte que nous pouvons faire nôtre : une histoire de géométrie encore, de parallèles : « *Une autre vie s'est déroulée à côté de moi sans que je le sache, somme de tout ce qui n'a pas été, de tout ce qui, ici bas, continue d'être.* »

Mais surtout il pense à Flor Estevez. C'est à cause de Flor Estevez, de son établissement, *La Neige de l'amiral*, avec son enseigne aux lettres rouges, qu'on atteint si difficilement, sur le haut plateau, que Magroll est en train de voguer vers les scieries de mauvais augure, une affaire de bois, encore une de ces affaires où, sous prétexte de gagner beaucoup sans trop d'efforts, on s'épuise à remonter l'invincible courant des destins contraires. Dans la brume verte et glauque du fleuve Xurando, Flor Estevez, blanche, sérieuse, décidée, loyale et sensuelle, est une île. Elle hante les rêves de Magroll, et ses souvenirs, il ira vers *La Neige de l'amiral*, seulement « *il faut se souvenir de se méfier de ta mémoire car la nostalgie est le mensonge grâce auquel nous nous rapprochons plus vite de la mort. Vivre sans souvenirs est peut-être le secret des dieux* ». Flor Estevez n'est plus là.

Des fantômes de navires

Comme les souvenirs, les dieux apparaissent à chaque tournant chez Alvaro Mutis. Déguisés, comme il se doit. Dieu mineur, des bords de l'Achéron, tel est le lamaneur, dont le nom vient de Flandre et signifie homme du plomb, pilote chargé de guider le bateau pour entrer et sortir des ports, Ilona Grabowska, l'héroïne d'*Ilona vient avec la pluie*, a le genre déesse, revu pour un film de Hawks. Elle apparaît au cours d'averses brutales, c'est une fille de Trieste, petite-fille de Macédoniens, avec un père polonais. Comme Magroll, elle disparaît et réapparaît, Helsinki, Majorque, Chypre, ou Panama, selon le cours d'affaires qui sont toujours évoquées de manière elliptique, de manière à former un fonds de légende, un terreau d'allusions, une toile d'araignée dont les fils passent par des points aux noms magiques.

Les mines d'or de Cocora, les gorges d'Aracuriara, le transport de peaux d'Alaska à San-Francisco, l'usine d'explosifs de Sereno, l'ossuaire d'alogaraves en Anatolie, le transport de pèlerins de Tripoli à La Mecque font écho à l'histoire en cours ; la « Villa Roa », maison de rendez-vous pour fausses hôtesse de l'air. Croisent des fantômes de navires, et de vrais fantômes, comme ceux que transporte avec elle la tragique Larissa, qui fait basculer le destin d'Ilona dans la mort. L'art de saisir le moment où les destins basculent est l'une des clés de la tension que Mutis suscite. Les signes viennent toujours bien avant la fin.

Dans *La Dernière Escale du Tramp Steamer*, c'est l'apparition du cargo, sa « *lenteur de saurien blessé* », sa « *silhouette meurtrie* », sur le ciel magnifique d'Helsinki gelée, reine des neiges à la beauté rehaussée par l'évocation de la musique de Sibelius, par la présence au loin des coupes dorées de Saint-Petersbourg, ses « *murs blancs et ses quais rouge sang* », qui condamne d'avance l'histoire d'amour que raconte au narrateur le capitaine basque Jon Iturri. Les destins des hommes se confondent avec ceux des bateaux, les destins des bateaux sont la métaphore de ceux des hommes, surtout quand ils cherchent un « *chargement occasionnel à transporter n'importe où* ».

Alvaro Mutis, par-delà le récit et ses volutes captivantes, par-delà les phrases, les aphorismes cachés ou exhibés au fil des histoires, par-delà sa mélancolie de transhumant et sa volonté d'« *arrêter presque en l'air deux ou trois cris féroces, deux ou trois grognements déchirants et cavernaux qui pourraient certainement mieux exprimer ce que je sens et ce que je suis* », est un génie de la mise en perspective.

Perspectives des autres récits sans cesse rappelés, évoqués jusqu'à la litanie, mise en perspective du journal auquel viennent s'ajouter des notes, des graffiti, ou la pancarte à demi effacée de l'établissement de Flor Estevez, La Neige de l'amiral. Aux lettres rouges de l'enseigne viennent se superposer les lettres elles aussi à demi effacées du cargo *Atcion*, le Tramp Steamer, tandis que brillent les lettres neuves du *Fairy of Trieste*, le bateau arrivé trop tard, Ilona est déjà morte. Dans les livres d'Alvaro Mutis, les femmes toujours disparaissent, laissant la douleur de l'absence inscrire leur silhouette fantomatique, un élan douloureux.

Mais, comme dans les tableaux du vénitien Carpaccio, le lecteur éprouve violemment le sentiment de ce qui se répète, entend comme une résonance, celle d'autres histoires ; c'est toujours le même naufrage, toujours la même histoire d'amour, puisqu' il n'y en a qu'une, à l'infini. Et toujours les marins, remontant des fleuves de cauchemar, demanderont le récit de la mort inutile de Louis, duc d'Orléans, assassiné par Jean sans Peur, ou bien celle de la mort de Jean sans Peur assassiné par les hommes du roi sur le pont de Montreuil. Et cela parce qu'une fois Magroll el Gaviero la leur a racontée, et que, comme toute histoire, elle contient en elle-même toutes les histoires.